

PRESENTACIÓ DE LA MISCEL·LÀNIA
Fe i teologia en la Història. Estudis en honor del
Prof. Dr. Evangelista Vilanova*

Pour Evangelista Vilanova

Cher Evangelista, nous ne sommes pas assez dépourvus d'humour, l'un et l'autre, pour que j'aie à faire ici ton éloge. Et un autre ami évoquera ta carrière et ton oeuvre. Ce que je me proposerai, c'est de mettre en évidence sans prétendre les organiser quelques-uns des défis essentiels qu'ont dû affronter les théologiens de notre génération, et rappeler, chemin faisant, la manière dont tu as su ne pas t'y dérober. Je dis bien: de notre génération, sans envisager ce qu'il en fut de nos illustres maîtres, ni me demander s'il en sera de même pour ceux qui commencent à présent leur service théologique. Et voici que déjà, au seuil de cette réflexion et par ce consentement à la différence des temps, la sage Clio, l'Histoire, se tient devant nous, comme donneuse d'intelligence!

Le premier défi urgent, évident si l'on y songe après coup, qui était adressé au théologien dans les années cinquante et soixante, consistait à sortir de la sous-culture ecclésiastique défensive, et de s'ouvrir à la culture tout court. C'est-à-dire d'une part, et en son sens le plus large, d'en percevoir les enjeux, les problèmes, les courants majeurs, ce en quoi la pensée et la vie ont changé depuis le moyen âge, le XVIII^e siècle, ou même dans la période immédiatement antérieure. Et, d'autre part, pratiquer la théologie et la renouveler en ayant un point d'appui extérieur, une double filiation interne et externe, une expérience de l'une des grandes disciplines issues de la modernité, un dialogue intérieur entre celle-ci et les textes fondateurs de la foi. Sur le second point, pour toi, Evangelista, ce sera l'histoire, et j'y reviendrai longuement dans un moment. Pour le premier, je pense que tu mesuras bien la chance qui fut la tienne d'avoir été dans ces années de ta formation –années obscures pour l'Église et pour l'Espagne– fils de l'abbaye de Montserrat, ce milieu ouvert à la vie et à la culture d'un peuple et en même temps à celles du monde, ce milieu pratiquant une largesse de vues et une liberté de pensée exceptionnelles, il faut bien le dire, en ce temps-là. Te souviens-tu de ma visite prolongée en Espagne en 1960? En ce temps où ecclésiastiquement et politiquement tout était barré, et nul ne pouvait dire ce qu'il en irait demain de la vie politique et religieuse

* La presentació de la Miscel·lània tingué lloc a la Facultat de Teologia de Catalunya el dia 27 de novembre de 1997.

de la péninsule. Je cherchais à prendre contact avec des personnes et des milieux ouverts au renouveau latent de l'Église. Qui ai-je trouvé? Très peu de monde. Je n'en donnerai pas la liste, qui pourtant aurait son intérêt. Mais l'essentiel, dirai-je, s'en trouva à Barcelone, et surtout à Montserrat où battait alors le cœur humilié de ce pays catalan.

La seconde exigence qui pesait sur nous était de sortir d'une retraite studieuse pour engager personnellement dans la réalité ecclésiale et sociale, afin d'en avoir l'expérience et d'y accomplir un service. A la manière, certes, d'intellectuels qui, sans prétention aucune, ont un rôle spécifique à jouer. Dès les années 20, le Père Chenu, à qui tu dois tant et qui t'aimait et t'estimait beaucoup, avait compris cela, et était entré en contact avec la JOC naissante, dont les aumôniers lui disaient: «Vous nous donnez l'intelligence de ce que nous faisons.» Or son sens de la vie dans l'histoire n'est pas né seulement de la pratique du médiévisme, mais aussi de ces relations qui l'ont ouvert à l'histoire en train de se faire. Quant à toi-même, ce qui m'a frappé c'est, par exemple, la fidélité et l'aisance de ta participation à ces Congrès théologiques nationaux qui ont été l'une des plus belles réalisations de l'Espagne postconciliaire. Congrès, on le sait, authentiquement théologiques par la qualité de la réflexion, et en même temps largement ouverts aux personnes et aux communautés laïques, vraiment attentifs à la vie ecclésiale, à la vie sociale et politique du monde. Et tu as collaboré activement à l'organisation des congrès régionaux qui en ont répercuté l'esprit et les procédures en Catalogne. Par rapport au souvenir des temps obscurs que j'ai évoqués précédemment, quelle joie pour moi, en y participant dans les années 80, de mesurer le chemin parcouru, paisiblement et de façon pleine de maturité, dans l'Église et la société espagnoles et dans la vie autonome de cette région-ci qui m'est particulièrement chère.

Une des principales limites des générations de théologiens qui nous avaient précédé dans la carrière a été leur manque d'enracinement pastoral, et plus largement de partage de l'expérience chrétienne des laïcs et des prêtres. Avec pour conséquence, soit d'élaborer une spéculation qui ne rejoignait jamais la réalité, soit de statuer de façon abstraite et déductive sur des problèmes et des situations dont ils ne connaissaient pas le premier mot. Il est évident que, dans ce domaine, les secteurs de prise de conscience concrète devaient être différents pour chacun de nous, selon son genre de vie et ses responsabilités professionnelles. Pour Yves Congar, ce qui fut décisif, c'est le contact réel –et pas seulement livresque– avec les protestants et les orthodoxes, l'amitié, la compréhension qui en naquirent. Là encore, ce ne sont pas uniquement sa vive intelligence des textes en leur position historique ou son intuition charismatique des grandes perceptions spirituelles qui l'ont aidé à prendre des initiatives décisives, mais aussi cette découverte effective des «autres». En ce qui te concerne, je noterai simplement, sur ce registre, la relation prolongée que tu as entretenue avec les monastères de moniales bénédictines, en Espagne et bien au-delà. C'est sur le fondement de ce partage que tu as pu leur être très secourable en cette époque de changement, voire de crise de la vie religieuse. Il y a eu d'autres modes selon lesquels tu as vécu cet enracinement pastoral, mais celui-là me semble exemplaire, et je songe, par exemple, à ton récent voyage au Brésil et aux possibilités considérables d'y être utile qui t'y furent offertes ou que tu as sucitées.

Si tu t'en souviens, j'avais écrit dans les mélanges offerts à Edward Schillebeeckx une contribution portant sur la théologie comme charisme de l'Esprit saint. Il ne s'agissait pas pour moi d'ériger une image du théologien en tant que prophète inspiré, comme il faut bien dire que nous en avons connu quelques-uns, ou du moins qui se

voyaient tels et se montraient éventuellement irresponsables. Ce que je souhaitais, c'est de rappeler, contre une insistance unilatérale –même chez les collègues les plus ouverts– sur la «sciencificité» de notre discipline, l'indispensable expérience spirituelle qui doit se placer au fondement du labeur théologique. Sans une vie liturgique, sans un enracinement dans la prière, sans une familiarité constante avec la Bible, que prétend-on élaborer? L'hypothèse classique, grossière, intolérable même, d'un théologien incroyant qui serait excellent dans l'ordre de la spéculation, peut servir d'emblème, *a contrario*, à ce que je veux exprimer. Si vraiment, c'est de Dieu qu'il s'agit, non ultimement, mais à chaque moment du travail théologique, comment ne pas voir qu'il va baigner de son mystère chacune des affirmations, chacune des démarches dogmatiques, ecclésiologiques ou même morales. Et comment s'y accorder, sinon par cette expérience aussi profondément vécue que possible. C'était à redécouvrir aussi, en ces années-là, après des siècles de rationalisme théologique, et sans dommage pour une exigeante intellectualité, avec ses médiations consistantes voire autonomes. A cet égard, je trouve exemplaire que le dogmaticien Evangelista Vilanova ait été d'abord un liturgiste patenté, oeuvrant pour l'ouverture de la liturgie, pour son cheminement hors du rubricisme et de l'univers clérical, alors (et parfois hélas encore aujourd'hui) régnants. Mais aussi pour l'irrigation du travail théologique par l'expérience vive de la prière et de l'eucharistie, avec la réflexion qui en est issue, et qui donne au symbole une place au moins aussi grande que celle qu'elle accorde au concept.

Il est un autre défi, que nous ne percevions pas encore lors de nos années de formation, ou peut-être même dans celles où débuta notre activité, tant nous étions pénétrés de l'importance et des promesses des divers renouveaux de la théologie (biblique, liturgique, patristique, oecuménique, etc.). C'est celui, au sein de la période critique qui s'en est suivie, de proposer, avec modestie mais avec courage, un enseignement régulier de notre discipline. C'est-à-dire un cursus académique et en même temps pédagogique. Comment, sans cet effort, parvenir à la transmission de l'héritage substantiel et de la pratique de la théologie? Celle-ci, en effet, suppose que l'on ait été confronté à un ensemble, à la fois traditionnel et organisé, et que l'on ait tenté de l'assimiler. Rien n'est plus essentiel à la responsabilité théologique que cette perception des corrélations, des conséquences, dans tous les autres secteurs, d'une option accomplie dans l'un d'eux. Or, cette entreprise, il fallait désormais la mener dans des conditions très difficiles: effacement des repères rationnels issus de la néo-scholastique, non disponibilité des références philosophiques modernes, seuil critique franchi par les renouveaux que je viens d'évoquer (quand, par exemple, l'exégèse succède à la «théologie biblique»), entrée fracassante des sciences humaines dans notre enclos... Nombre de théologiens ont éludé ce travail ingrat, découragés par la médiocre qualité du bricolage auquel ils parvenaient, soucieux de retrouver un mode de production plus proche de l'expérience ou plus satisfaisant pour l'esprit. Et je dois avouer être l'un d'eux, s'il est vrai que j'ai poursuivi une recherche proprement théologique, à la différence de ceux qui ont entièrement déserté le champ, ou ont retourné la difficulté en pratiquant une science religieuse. Quant à toi, Evangelista, tu t'y es engagé toujours plus, avec courage, et ta participation à la création de cette belle réussite qu'est la Faculté de Théologie de Catalogne a été au-delà du simple enseignement individuel. Comment as-tu affronté le Minotaure? Avec pour Ariane cette petite Clio, à laquelle il me faut en venir à présent.

Oui, l'histoire est un défi, pour nous, mais elle est aussi une chance, et ces deux faces sont à regarder en même temps lorsqu'on aborde ce qui a été, en fait, le terrain,

l'affrontement et le recours majeurs de ta vie de théologien. L'histoire c'est d'abord, pour le théologien d'aujourd'hui comme pour celui d'hier, et davantage même, la connaissance, la prise en compte et la transmission d'un ensemble de richesses: les textes fondateurs, avec leurs relectures et réélaborations dans l'ordre de la vie, dans celui des institutions et dans celui de la pensée. Tout un capital d'expérience et de réflexions, dont la seule réserve que j'éprouve à l'égard des Églises issues de la Réforme est qu'elles en aient perdu une partie, d'une manière qui ne devrait du reste pas être irréversible. S'appropriier cela, avec une rigoureuse précision historique et une intelligence éclairée par la connaturalité du croyant. L'histoire, c'est aussi, pour le théologien de la deuxième moitié du XX^e siècle, pratiquer une lecture critique de ce donné, travail redoutable, décapant, car il signifie à la fois une évaluation par rapport au droit fil de la tradition biblique; une mise en situation dans un temps, qui en permet la compréhension mais aussi n'impose la relativisation; une attention à l'éclairage que peuvent apporter les lectures sociales et psychologiques; une réinterprétation dans le contexte (ou plutôt les contextes) d'aujourd'hui. C'est d'abord l'histoire, ainsi comprise, qui fait la grande discrimination entre les théologiens occupant dans l'Église un pôle de conservation, de répétition, de justification des discours d'autorité, et ceux qui se situent à un pôle d'innovation, de liberté responsable, de mise en jeu d'autres modèles, anciens ou nouveaux.

Or quel meilleur exemple existe-t-il d'un tel travail que ton grand livre, *Histoire des théologies chrétiennes*, dont je dois dire ici un mot en tant qu'entreprise, sans m'engager sur le terrain de la description ou de l'évaluation? Quel ouvrage vérifie mieux la sentence du Père Chenu: «L'histoire de la théologie fait partie intégrante de la théologie elle-même»? Car il marque un passage capital. On est parti de l'histoire comme auxiliaire de la théologie et comprise –c'était déjà un progrès, ne l'oublions pas– comme une discipline positive, dont le seul problème majeur, dans les années 50-70, était de savoir à quel degré d'autonomie elle pouvait prétendre face aux opérations de contrôle normatif pratiquées par les autorités au nom de leur charisme d'interprétation. Et l'on en arrive dans cet ouvrage, par delà l'histoire de la théologie –c'est-à-dire des confessions de foi et de la pensée chrétienne, mais aussi des méthodes théologiques replacées dans leur contexte–, à une véritable théologie historique s'attachant au devenir de la Parole de Dieu dans la culture, demeurant elle-même et devenant autre. À une histoire tenant compte de toute la complexité des cultures, en pleine conscience que d'écrire ce passé, c'est déjà en proposer une nouvelle version parce que l'on est soi-même devenu différent.

Cher Evangelista, tout cela est bel et bon. Mais un théologien est un chrétien comme les autres, et finalement un homme (ou une femme) tout court. Et toutes ces compétences et qualités seraient de peu de prix s'il n'y avait en lui l'humanité, la modestie, la discrétion, la capacité d'amitié, de fidélité et de dévouement. Vais-je dire qu'elles sont singulièrement tiennes? Ce serait franchir le seuil de l'hagiographie, et je m'en défendais en commençant. A nos amis, ici présents, de répondre à cette question...

Jean-Pierre JOSSUA